

LES BENTALL SERGENT, UNE FAMILLE FRANCO-BRITANNIQUE À SAINT-RAPHAEL (1880-1914)

par Lindsay BENOIST

Au cœur de Saint-Raphaël, à deux pas de la basilique Notre-Dame, se dresse un grand immeuble résidentiel appelé « Le Sergent ». Plus loin dans la ville, une avenue, une impasse et un gymnase portent tous les trois le nom de Victor Sergent. Dans un autre quartier, au cimetière municipal, on trouve la tombe d'un certain Sydney Bentall, Anglais par sa naissance et Raphaëlois par son choix. Ces patronymes dispersés dans la topographie de la ville évoquent en fait une même famille franco-britannique qui participa activement au développement et à la vie de cette cité à la fin du dix-neuvième siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale¹.

Un riche gentleman anglais à l'origine d'un mariage franco-britannique

Du côté anglais, tout commence à Heybridge, dans le comté d'Essex, au nord-est de Londres, où s'est développée une firme importante de machines agricoles, la société Bentall et Compagnie. L'ancêtre fondateur de cette entreprise est un certain William Bentall (1779-1846). Agriculteur de son état, il a inventé en 1805 une charrue d'un type nouveau. Ouvrant ensuite une fabrique et commercialisant son invention, il fonde la fortune de ses descendants pour plusieurs générations.

En 1836, son fils, Edward Hammond Bentall (1814-1898) prend la responsabilité de la société qui s'appelle maintenant E. H. Bentall et Compagnie. Sous sa direction, l'entreprise développe et vend des machines agricoles non seulement en Angleterre mais aussi sur le continent et dans les colonies. En 1871, la société employait 350 ouvriers, soit la majorité des hommes de la ville.

L'un des fils de E. H. Bentall, Theodore Sydney Bentall (1848-1912), s'installe à Saint-Raphaël en 1880 comme plusieurs de ses compatriotes. En effet les aristocrates anglais connaissaient déjà depuis longtemps la Côte d'Azur qu'ils traversaient pour aller en Italie. Et à partir de 1834 nombre d'entre eux s'établissent à Cannes à la suite de Lord Brougham, le Chancelier anglais.

En 1863, trois trains par jour, dans chaque sens, relie Cannes et Paris en un peu plus de 20 heures² et tous ces trains s'arrêtent à Saint-Raphaël, bourgade alors moins connue, moins mondaine et surtout moins chère que Cannes ou Nice.

Dans les années 1880 une agence dénommée « Fabre et Sergent aîné » propose ses services en matière immobilière à Saint-Raphaël. Elle fait paraître une annonce publicitaire dans un guide touristique rédigé à la fois en français et en anglais. Dans cette publicité, M. Sergent est présenté comme le géomètre de l'agence.

La suite de l'histoire laisse penser que Sydney Bentall s'est adressé en 1882 à cette agence pour trouver un terrain et que le géomètre, Léon Sergent, a contribué à faire les plans de la villa qui y sera construite. En effet il sera ensuite l'architecte de bien d'autres constructions.

La villa de Sydney Bentall, la première édifiée à Valescure³, est terminée en 1885. Appelée plus tard « Les Asphodèles », elle a été restaurée pour devenir en 2004 la mairie d'honneur de Saint-Raphaël.

D'autres membres de la famille Bentall se sont aussi épris de Saint Raphaël et passent volontiers des vacances ensoleillées au bord de la Méditerranée. On pense que la jeune cousine de Sydney

Bentall, Catherine Bentall, est ainsi venue sur la Côte d'Azur et que c'est à cette occasion qu'elle a rencontré l'architecte Léon Sergent.

Anglaise et protestante, elle vient d'une famille d'industriels et d'un milieu aisé. Lui est au contraire d'origine modeste, français et catholique. Néanmoins, malgré leurs différences, ils se marient le 27 octobre 1885 à Heybridge en Angleterre.

Le jeune couple s'installe à Valescure dans la Villa Mary (aujourd'hui La Clairière), dans une propriété contiguë à la Villa Bentall. Ils auront quatre enfants et vivront à Valescure jusqu'à la Première Guerre mondiale.

Quant à Sydney Bentall, il figure comme « rentier » dans les recensements de l'époque : Sa fortune le dispense de toute activité professionnelle et lui permet de participer à la vie locale de la bonne société. Ainsi il est secrétaire du comité fondateur de l'église anglicane de Valescure en 1899 et secrétaire du Golf Club de Valescure au moment de son inauguration en janvier 1900⁴. Par ailleurs il se livre à des recherches importantes sur les lépidoptères. Les membres de sa famille se souviennent de lui comme d'une personne « *qui touchait à tout, à la peinture, à la musique, à la chasse aux papillons... un personnage victorien dans toute sa splendeur qui n'avait jamais travaillé pour gagner sa vie.* »⁵

Léon Sergent et le développement de la ville de Saint-Raphaël

D'une famille modeste, Léon Sergent est né en 1861 à Arras où son père, originaire du Jura, était militaire.

À l'âge de quinze ans il entre comme boursier à l'École des arts et métiers d'Aix-en-Provence. À l'époque les études y durent trois ans et elles forment surtout des chefs d'ateliers et des contremaîtres d'usine.

Durant ses années d'études, Léon Sergent est loin d'être un élève modèle. Son dossier scolaire révèle un caractère plutôt chahuteur : il est souvent retenu en salle de police parce qu'il aime faire rire ses camarades et chante au retour de la promenade ou encore fait de la gymnastique dans son lit ! Ses professeurs le jugent « *médiocre* » et « *dissipé* ». Au bout de trois ans, il se classe 77^e dans une promotion de 89 élèves.⁶

Pourtant ce jeune homme peu brillant sur le plan scolaire deviendra un acteur notable du développement de Saint-Raphaël. En 1881 d'après le recensement, il habite déjà cette ville ; il a vingt ans et se déclare géomètre. C'est l'époque de Félix Martin et de la construction de la ville moderne. Compte tenu de sa formation technique et de ses liens avec la communauté anglaise, Léon Sergent est alors bien placé pour y jouer un rôle actif.

On connaît l'histoire du développement de Saint-Raphaël : à la fin du XIX^e siècle, c'est une bourgade traditionnelle d'agriculteurs et de pêcheurs.

En 1865 arrive Alphonse Karr, célèbre chroniqueur parisien qui vient chercher calme et tranquillité. La forte personnalité de cet humoriste attire de nombreux visiteurs dans sa demeure qu'il a baptisée « La Maison Close ». Ainsi naît à Paris la renommée de la ville dont la promotion se fait en quelque sorte de bouche à oreille⁷.

Mais si Alphonse Karr est considéré comme l'inventeur de Saint-Raphaël, le créateur de la ville moderne est sans conteste Félix Martin. Sorti dans les premiers rangs de l'École polytechnique, il est d'abord ingénieur de l'École des ponts et chaussées, puis ingénieur à la Compagnie du PLM. Le 2 juin 1878, il est élu maire de Saint-Raphaël. Commence alors une profonde transformation de la ville et une période de construction intense.

En moins de dix ans, près de 250 maisons, villas ou hôtels sont construits et 55 kilomètres de voies



La famille Bentall Sergent à Saint-Raphaël vers 1906

De gauche à droite :

Debout : Raoul (Dick) Sergent, Theodore Sydney Bentall

Assis : Noël Sergent, Marguerite Sergent, Léon Sergent, Catherine Bentall Sergent,
Victor Sergent

Photo : Collection Lindsay Benoist. Tous droits réservés.

nouvelles sont aménagés⁸. La ville reçoit une alimentation en eau et en gaz. Le port est agrandi afin de recevoir de plus grands navires. Entre 1876 et 1886 la population double en passant de 1 508 à 3 227 habitants⁹.

On comprend aisément que dans une pareille conjoncture le jeune géomètre, Léon Sergent, devienne architecte.

Comme on l'a déjà indiqué, à Valescure, en 1885, il est l'architecte de la villa de Sydney Bentall, le cousin de sa femme. L'année d'après, sur un terrain voisin, il fait construire sa propre maison, la villa Mary, appelée aujourd'hui La Clairière¹⁰. Les deux propriétés étaient contiguës et une petite passerelle permettait de passer de l'une à l'autre en franchissant une sorte de chemin creux. Bien qu'en très mauvais état et cachée par des bambous, cette petite passerelle existe toujours en bordure de l'avenue de Valescure. De même on peut encore apercevoir le chemin creux : il s'agit en fait d'un tronçon de l'ancienne Voie aurélienne qui reliait la ville voisine de Fréjus à la capitale de l'empire romain.

Léon Sergent est aussi l'architecte de l'immeuble résidentiel du centre ville, à coté de la place Coulet, qui est appelé encore aujourd'hui « Le Sergent ». Il y avait ses bureaux, baptisés « English Agency » pour attirer la clientèle britannique.

Au sujet de cette construction, une anecdote montre que les Raphaëlois avaient déjà le souci de leur paysage urbain: Léon Sergent possédait à cet endroit un vieux bâtiment qu'il fit démolir en 1899 pour en construire un plus grand. Or dans les délibérations du conseil municipal de juillet de cette année-là, on lit que les habitants du quartier avaient recueilli 150 signatures au bas d'une pétition : ils demandaient que le terrain en cause devienne un square afin de dégager la vue et de permettre que l'on aperçoive depuis la gare la nouvelle basilique récemment construite. Léon Sergent n'était pas hostile à l'idée de céder son terrain contre un terrain voisin, mais il demandait des compensations financières, soit 20 000 francs de l'époque, pour les frais d'enregistrement et des coûts de reconstruction. Le conseil municipal ayant jugé que la dépense n'était pas suffisamment justifiée, l'affaire ne se fit point. Vu depuis la gare, l'immeuble finalement construit par Léon Sergent cache donc toujours la basilique. Il a d'ailleurs été surélevé depuis sa construction.

Léon Sergent est également l'architecte du Grand Hôtel de Boulouris inauguré en 1899. Le *Saint-Raphaël Journal* du 15 février 1900 en fait la publicité : « *C'est une maison de premier ordre, complètement abritée du mistral. La cuisine est extra et les vins sont de premières marques ; en outre Le Grand Hôtel offre [...] Salle de billards et salle de bains. L'hôtel est chauffé. Téléphone, interprète, omnibus, landaus Milord et Victorias attachés à l'hôtel.* » En d'autres termes, c'est à la fois le luxe et la modernité. Longtemps utilisé par la ville d'Avignon comme colonie de vacances, le Grand Hôtel de Boulouris est maintenant divisé en appartements de luxe qui présentent un très grand charme.

La villa Call, avenue de Valescure, aujourd'hui appelée Les Colombes Grises, construite en 1898, est probablement aussi l'œuvre de Léon Sergent. Le propriétaire anglais, le colonel Call, est à la fois le voisin et l'ami des Sergent. Cette villa est l'une des rares de l'époque à avoir conservé son décor intérieur d'origine, y compris des fresques murales. Son plafond à caissons ressemble à celui de la salle des mariages de la mairie d'honneur, Les Asphodèles.

Une autre villa, Les Genévriers, fut construite en 1899 par Léon Sergent pour le pasteur de la chapelle anglicane de Valescure¹¹. Elle se trouve juste derrière cette chapelle, boulevard du Suveret. Comme la villa Call, elle est aujourd'hui transformée en centre de vacances de la Fédération des Œuvres laïques de Haute-Savoie.

Les villas dont Léon Sergent fut l'architecte présentent de nombreux traits communs:

- la multiplicité des ouvertures, qu'il s'agisse de fenêtres, de loggias, de « bow-windows » ou d'avant-corps ;
- l'utilisation des murs enduits, de la brique apparente ou des soubassements en bossage ;
- un modèle commun de balustrade ;
- un motif de céramique de couleur séparant les fenêtres du rez-de-chaussée de celles du premier étage ;
- des fenêtres soulignées par des consoles, d'autres par un entablement ;
- le surplomb de la toiture par rapport à la façade, des aisseliers en bois soutenant la couverture prolongée.

Ces caractéristiques architecturales se retrouvent dans d'autres villas. On peut donc penser qu'elles ont aussi été conçues par Léon Sergent. Mais le permis de construire n'étant pas obligatoire avant 1905, leur architecte n'est pas officiellement connu et ceci n'est qu'une hypothèse.

Il en va ainsi de la villa Nelson, aujourd'hui Claire Bois, construite en 1898 pour le capitaine au long cours George Nelson Hector. De même pour la villa Sainte-Baume, autrefois Les Lauriers Roses, construite la même année pour l'aristocrate britannique, Sir Lawrence Jones. Toutes les deux se trouvent encore sur l'avenue Colonel-Brooke à Valescure. Elles illustrent ce que l'on a pu appeler « le style anglais »¹².

En 1905 Léon Sergent agrandit une autre villa, Le Maquis, située sur le boulevard des Mimosas à Valescure. Elle a été bâtie en 1886 par l'architecte Houtelet pour Félix Martin comme villa de rapport, puis vendue en 1889 à un érudit anglais, Mr Bullock Hall.

Comme on le voit, Léon Sergent s'emploie souvent à satisfaire une clientèle britannique dont il est proche par son mariage et son alliance avec la famille Bentall. Cette clientèle est composée surtout de particuliers cherchant à disposer d'une résidence familiale dans le midi de la France. Mais elle compte aussi quelques véritables investisseurs.

Le plus connu est Lord Stuart Rendel (1834-1913). Ce dernier a joué un rôle important dans le développement de Saint-Raphaël. En Angleterre, il est à la fois industriel et politicien: Directeur de la société industrielle Armstrong-Whitworth, il a été élu en 1880 à la Chambre des Communes et il est devenu un grand ami de Lord Gladstone, le premier ministre. Une de ses filles épousera le fils de Lord Gladstone. En 1894, il est nommé baron et entre à la Chambre des Lords.

En 1895 Lord Rendel achète le château de Thorenc à Cannes. Durant six mois, Léon Sergent dirige un chantier de 150 ouvriers afin de transformer les bois situés au nord du château en parc paysagé. Il travaille également à l'aménagement du château¹³.

Spéculateur, Lord Rendel va devenir le plus important propriétaire foncier de Valescure à la fin du XIX^e siècle. Il se porte acquéreur des terrains de la Société civile Saint-Raphaël-Valescure de Félix Martin, restée plusieurs années en liquidation, et constitue sa propre société¹⁴ dont il confie la gestion à Léon Sergent.

Avec l'accroissement de la population d'hivernants britanniques le besoin d'une église anglicane à Valescure se fait sentir. Lord Rendel cède alors un terrain, les paroissiens sont mis à contribution et Léon Sergent est désigné comme architecte. L'église de Tous les Saints (All Saints Church) de Valescure est terminée en 1900.

Quelques années plus tard, le 27 avril 1906, Marguerite Sergent, la fille de Léon Sergent et de Catherine Bentall, s'y marie avec un jeune professeur écossais, Lindsay Wallace. La réception a lieu à la villa Saint-Dominique, la résidence de Lord Rendel à Valescure. Une vingtaine d'invités sont spécialement venus d'Angleterre, ravis de passer le mois d'avril au soleil.

Cette église anglicane appartiendra à la famille Rendel jusqu'en 1958 et deviendra ensuite une église catholique.

La famille Sergent et la vie de la cité raphaëloise

Outre les relations que Léon Sergent entretient dans ses activités professionnelles, il a, tout comme sa femme née Bentall, un rôle actif dans la vie sociale de Saint-Raphaël et de Valescure.

Ainsi la *Saint Raphaël Revue* du 25 février 1890 relate « *une réception superbe* » donnée à l'Hôtel Continental de Valescure (devenu ensuite l'Hôtel des Anglais) par M. et M^{me} Sergent et M. et M^{me} Earle, « *ces membres si sympathiques de la colonie anglaise* ». Les salons sont d'ailleurs décorés aux couleurs anglaises et françaises. Les invités y dansent jusqu'à quatre heures du matin. « *Nous ne pouvons que souhaiter de voir se maintenir et s'accroître encore davantage ces sympathies entre la colonie étrangère et la population de Saint-Raphaël* » conclut le journaliste qui pressent ainsi sans le savoir l'Entente cordiale (1904).

Mais l'on ne pense pas qu'à s'amuser : un hôpital hospice est inauguré en 1891. Il a été financé par un don important de Pierre Coulet et par des fonds recueillis par des personnes dévouées. M^{me} Sergent, et son amie anglaise M^{me} Earle sont responsables de cette collecte auprès de la colonie anglaise.

Le sport a aussi sa place dans les activités de cette bonne société : Léon Sergent est membre fondateur du club de tennis sur gazon de Saint-Raphaël. Le club qui se situait près de l'actuelle église anglicane St John's, rue Paul-Doumer, est inauguré en novembre 1890. Le premier président du club est Félix Martin lui-même. Les statuts sont inspirés de ceux du « lawn tennis club » de Biarritz.

Par ailleurs Léon Sergent savait se faire le porte-parole de ce que l'on appelait alors la « *colonie anglaise* ».

Ainsi, en 1897, il demande de la part de la colonie étrangère de Valescure l'ouverture d'un bureau télégraphique dans ce quartier pour la durée de la saison hivernale, c'est-à-dire du 15 octobre au 15 mai¹⁵. La Société civile des terrains de l'Estérel Valescure (Lord Rendel en fait partie) offre non seulement de fournir gratuitement un local dans l'Hôtel des Anglais, mais aussi de loger et de rémunérer l'employé du bureau.

La même année, le conseil municipal accepte la demande, présentée aussi par Léon Sergent, d'ouvrir un bureau de Poste à Valescure¹⁶.

Au fil des ans, alors que la ville se développe, la communauté britannique de Saint-Raphaël ressent le besoin d'avoir un représentant qui se fasse l'écho de ses souhaits. Cette perspective est d'ailleurs explicitement envisagée par le directeur du *Saint-Raphaël Journal* qui écrit le 7 janvier 1900 dans sa publication : « *... nous voudrions voir dans le prochain conseil municipal la colonie étrangère représentée proportionnellement à son importance, afin qu'elle puisse défendre ses intérêts et guider de ses précieux conseils les améliorations indispensables à la bonne renommée de Saint Raphaël* ».

On ne s'étonnera donc pas que Léon Sergent soit candidat aux élections municipales suivantes. Il est élu en mai 1900 sur la liste du maire sortant, Léon Basso.

Pendant deux ans, il participe activement aux activités du conseil municipal. Mais, à partir du 8 juillet 1902, son nom disparaît des procès verbaux des délibérations. Il n'est même plus mentionné parmi les absents. Et dans le registre officiel, on relève cette curieuse mention manuscrite en marge des délibérations du 8 juin 1902 : « *Le copiste a déchiré les pages 209 et 210 par suite d'une erreur qu'il avait commise* ».

Sur un registre officiel dont les pages sont numérotées, ce genre d'incident est tout à fait exceptionnel. A tel point qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas d'un geste délibéré et d'une tentative de dissimulation d'une délibération délicate du conseil municipal ce jour-là.

En effet, à cette même époque, un différend oppose Léon Sergent au maire de Saint-Raphaël, Léon Basso. Les termes de ce différend ressortent de la délibération du conseil en date du 26 août 1902. En résumé, dans le quartier de Vaulongue, Léon Sergent a construit à ses frais une passerelle sur la Garonne afin de faciliter les déplacements des riverains. Il a été aidé dans l'acquisition des parcelles de terrain nécessaires par le maire et il compte être remboursé de ses frais par une subvention de la commune. De son côté, le maire admet avoir soutenu le projet, mais il critique l'initiative et la procédure suivie par Léon Sergent. Sans doute trouve-t-il trop élevée la somme demandée pour rétrocéder cette passerelle à la commune¹⁷. Finalement le conseil municipal rejette en totalité la demande de paiement de Léon Sergent. Et l'on peut penser que ce dernier a démissionné du conseil municipal en 1902 à cause de ce différend.

La passerelle existe toujours sur la Garonne, entre le chemin de la Lauve et le boulevard Jacques-Baudino.

Un autre investissement de Léon Sergent a connu un sort plus pittoresque : il est quelque temps le propriétaire de l'île d'Or, en face de la plage du Dramont. En 1897, il a acheté aux enchères à l'État cette île faite seulement de rochers (280 F de l'époque soit environ 880 € de nos jours). Pendant quelques années la famille et les amis en profitent. On y va en pique-nique, parfois on y passe la nuit à la belle étoile.

Mais en 1909, cette pittoresque aire de jeu échappe aux Sergent, car elle est cédée à un ami de la famille, le docteur Auguste Lutaud, propriétaire de l'Hôtel des Anglais. Cette cession intervient dans des conditions qui ne sont pas encore éclaircies. Selon les uns, la vente aurait eu lieu pour un franc symbolique afin de récompenser des services rendus par le docteur Lutaud. Selon les autres, Léon Sergent aurait perdu l'île à l'issue d'une partie de cartes et après une bouillabaisse bien arrosée. Le plupart des guides touristiques adoptent volontiers cette seconde version de l'histoire.

La même année, en 1909, d'après les souvenirs de ses descendants, Léon Sergent construit la tour de l'île d'Or pour le Docteur Lutaud.

Le nouveau maître de l'île ne manque pas d'imagination festive. En septembre 1910, il organise en grande pompe l'inauguration de son nouveau domaine. Mieux : en 1913 il se fait tout simplement couronner « Roi de l'île d'Or » sous le titre de « Sa Majesté Auguste 1^{er} ». Des personnalités sont royalement invitées à cet événement exceptionnel : entre autres le général Galliéni, futur gouverneur militaire de Paris, et le frère du docteur Lutaud, alors gouverneur de l'Algérie. La famille Sergent compte certainement au nombre des invités. À l'intention des philatélistes initiés et des générations futures, l'émission d'un timbre (factice) marque cette glorieuse journée.



Le royaume du docteur Lutaud échappe donc désormais aux Sergent mais les deux familles restent amies. En 1924, par exemple, donc bien plus tard, l'un des fils Sergent passe ses vacances sur l'Île d'Or avec quelques amis anglais. Le docteur Lutaud met à leur disposition non seulement son île mais aussi son chalet, son bateau, et ses domestiques.

Une famille sportive : les fils Sergent et le championnat de France de football en 1912

Léon Sergent et Catherine Bentall ont donc eu quatre enfants: Victor en 1886, Marguerite en 1888, Raoul (connu sous le nom de Dick) en 1889 et Noël en 1890. L'aîné et le dernier des garçons sont nés à Saint-Raphaël, Marguerite à Millau et Raoul en Angleterre, non loin d'Heybridge.

Les enfants vont d'abord à l'école à Saint-Raphaël jusqu'à l'âge de huit ans environ. Puis on envoie les garçons en pension à Oxford, dans une école privée réputée, la « Dragon School ». À titre exceptionnel, Marguerite est admise durant deux ans dans cette école de garçons, afin d'y tenir compagnie à la fille du principal du collège.

Bien entendu les enfants Sergent passent leurs vacances chez leurs parents à Saint-Raphaël. Ils profitent ainsi des plaisirs de la plage car ce sont de très bons nageurs. Une fois par jour, dit-on, ils se baignent aux Bains Lambert où ils sautent les uns derrière les autres du plus haut plongeur, suivis paraît-il de leur chien ! En bateau à rames, ils se rendent sur l'Île d'Or ou bien font des courses de vélo dans l'Estérel.

À Oxford, ils jouent au football et ils pratiquent bien sûr ce sport durant leurs vacances en France. C'est d'ailleurs à cette époque, en 1905, que le Stade Raphaëlois est fondé par Albert Camatte, un enseignant de Saint-Raphaël, avec le concours de Léon Sergent et d'autres personnes.

Après le Lycée Saint-Louis à Paris, Victor Sergent, le fils aîné, fait alors des études d'ingénieur à l'École Violet. Durant ces années-là, Victor joue au football au Racing Club de France. C'est un sportif de premier rang. Il est sélectionné plusieurs fois en équipe de France. À ce titre, il joue contre la Suisse, contre la Belgique et même contre l'Angleterre à Londres le 23 mars 1903 ! Ce jour là, la France aurait perdu 0 à 12 ! En 1912, il sera nommé capitaine de l'équipe de France en vue des Jeux Olympiques de Stockholm. Malheureusement, faute de budget, l'équipe n'ira pas en Suède.

Mais son véritable titre de gloire est d'avoir été le capitaine de l'équipe de football du Stade Raphaëlois qui remporte le championnat de France à Paris, le 28 avril 1912. L'équipe victorieuse compte quatre joueurs appartenant à la famille Sergent : les trois frères, Victor, Raoul et Noël, et le beau-frère, Lindsay Wallace, époux de leur sœur Marguerite.

On imagine facilement le retentissement local d'un pareil événement: « *La nouvelle de la victoire glorieuse remportée par le Stade fut accueillie par tous avec une joie compréhensible et bien justifiée* » raconte le *Petit Niçois* du 30 avril 1912 ; « *une heure après, une farandole formidable parcourait les rues de la ville conduite par le rugissement d'un orchestre improvisé* ».

Quelques semaines après cette victoire sportive, Victor Sergent est élu au Conseil Municipal de la ville. Sa popularité est si grande qu'il devance en nombre de voix tous les autres candidats, y compris le maire sortant, Léon Basso.

La fin d'une belle époque : la guerre et la retraite dans le Jura

Mais l'année 1912 est aussi une année de deuil pour la famille Sergent avec le décès de leur cousin Sydney Bentall. Il est enterré au cimetière Alphonse Karr, tout en haut, parmi d'autres tombes anglaises.

Le *Saint Raphaël Journal* du 1^{er} décembre 1912 salue sa mémoire en ces termes : « *M. Bentall était le doyen de la colonie anglaise de Valescure ; ce fut lui qui le premier édifia sur ce joli coin de notre station la première villa et qui fut, si nous pouvons employer cette expression, le lanceur de Valescure. Il fut aussi le créateur dans notre ville, en 1880, du premier jeu de tennis et le promoteur de la société qui installa le jeu de golf, il y a quinze ans, au quartier des Girondins. Avec M. Bentall disparaît une des figures les plus sympathiques de notre colonie anglaise que nous nous plaignions à revoir au commencement de chaque saison d'hiver, depuis trente ans* ».

Pour cette famille, les années de bonheur à Saint Raphaël touchent à leur fin. D'ailleurs on est proche de la Première Guerre mondiale.

En 1914, les trois frères Sergent et leur beau-frère partent à la guerre. Victor qui se trouve alors en Angleterre s'engage dans les troupes motorisées britanniques. Il est envoyé à Bassora, actuellement en Irak. La guerre le conduira jusqu'au bord de la mer Caspienne, à la tête d'une colonne de camions Ford, en 1917.

Raoul s'engage dans la marine britannique et se retrouve aux Dardanelles.

Noël, qui est né en France, est enrôlé dans l'armée française et appartient à l'armée d'Orient. Il est décoré de la Croix de Guerre. Il survit au naufrage de son bateau « *Le Sontay* » coulé devant le port de Salonique en 1917. Parfaitement bilingue comme ses frères, il sera affecté comme interprète à Versailles en 1918 durant la préparation du traité du même nom.

Lindsay Wallace, leur beau-frère, combat en France où il est blessé en 1917.

Tous les quatre reviennent donc vivants de la guerre. Mais la famille Sergent ne réside plus à Saint-Raphaël.

Déjà, en 1906, Léon Sergent a vendu son Agence Anglaise¹⁸. Il a probablement cessé son activité d'architecte durant la guerre. Et l'on dit que M^{me} Sergent supporte de moins en moins bien la chaleur du Midi en été.

Le couple a donc acheté une ferme à Arlay, dans le Jura, non loin de Lons-le-Saunier. Léon Sergent réaménage le bâtiment, perce des fenêtres, construit un « bow window » à l'anglaise et ajoute une tour à l'ensemble. La ferme est désormais appelée « le château de Proby ». C'est là que Léon Sergent terminera sa vie en « gentleman farmer » en 1931 à l'âge de 70 ans.

Sa femme se retirera en Angleterre et lui survivra jusqu'en 1952. Ils sont enterrés tous les deux à Arlay.

À Saint-Raphaël, les deux villas familiales, la villa Bentall (Les Asphodèles) et la villa Mary (La Clairière) sont vendues dans les années 20, ainsi que l'immeuble Le Sergent. À partir de 1928, les Sergent n'ont plus de bien immobilier dans la ville.

Après la guerre, Victor, qui est ingénieur et grand voyageur, travaille quelque temps pour l'entreprise industrielle anglaise de ses cousins Bentall. Il est leur représentant en Afrique du Nord. Mais bientôt il s'installe dans le Jura près de ses parents et crée avec son frère, Raoul, une entreprise de transport à Lons-le-Saunier. Les débuts de cette nouvelle activité sont prometteurs.

Malheureusement, alors que la jeune génération a survécu à la guerre, un double deuil va rapidement frapper cette famille.

Le 28 décembre 1923, à l'âge de 37 ans, Victor Sergent décède d'une broncho-pneumonie à Arlay. À l'annonce de cette nouvelle, « *à la demande des membres du Stade Raphaëlois, désireux de rendre hommage à la mémoire de leur regretté camarade et capitaine d'équipe* », le conseil municipal de Saint-Raphaël décide à l'unanimité que le terrain municipal de sports du Vignas sera à l'avenir appelé « Stade Victor Sergent ».

Raoul Sergent reprend seul la responsabilité de l'entreprise de transport dans le Jura. Cependant, un an après le décès de son frère, le 4 décembre 1924, au volant de son autocar, il est terrassé par une crise cardiaque à l'âge de 35 ans. Victor était célibataire mais Raoul laisse une femme enceinte et deux enfants en bas âge.

Les deux autres enfants de Léon Sergent feront leur vie en Angleterre. Marguerite vivra à Oxford avec son mari Lindsay Wallace. Elle décèdera en 1967.

Noël, le plus jeune des fils Sergent, fera carrière comme professeur de français d'abord à la « Dragon School » à Oxford où il avait été élève, puis à Christ's Hospital à Horsham dans le Sussex. En 1952, il sera invité à Saint-Raphaël pour la célébration du cinquantenaire du fameux match de football victorieux de 1912. Il décèdera deux ans après.

Les témoins silencieux de ce passé

Il reste à Saint-Raphaël bien des traces de cette famille franco-britannique.

Ce sont d'abord tous les bâtiments construits par Léon Sergent : l'église de Tous les Saints à Valescure et, en ville, l'immeuble qui porte son nom. Il y a aussi les villas qu'il a conçues : Les Asphodèles, La Clairière, Les Colombes Grises, Les Génévriers, et sans doute les villas Sainte-Baume et Claire Bois. Mais, tant à Valescure qu'à Boulouris ou à Fréjus, on devine que d'autres belles demeures sont probablement son œuvre.

Et le nom de son fils aîné subsiste toujours à Saint-Raphaël, malgré le développement de la ville et les inévitables changements. Ainsi lorsque l'actuel Lycée Saint-Exupéry fut construit sur le site du premier Stade Victor Sergent, cette même appellation fut donnée par la municipalité à un second stade à l'emplacement aujourd'hui du Collège Alphonse Karr. C'est maintenant le gymnase de ce collège, inauguré en octobre 2005, qui porte le nom de Victor Sergent. Dans ce même quartier se trouvent encore l'Impasse et l'Avenue Victor Sergent.

Quant au nom des Bentall, il demeure gravé sur la tombe de Sydney Bentall dans une concession à perpétuité du cimetière Alphonse Karr.

Les descendants de cette famille franco-britannique vivent maintenant dispersés, loin de la Méditerranée. Mais il reste dans leur mémoire, comme un symbole regretté de Saint-Raphaël, l'emblématique tour de pierre bâtie sur les rochers rouges de l'île d'Or.

NOTES

¹ Nombre des informations recueillies pour cet article ont été retrouvées par Martine Alison et mises en forme par Hubert Benoist.

² Blanche BIANCHI, *La Saison d'Hiver à Cannes de 1870 à 1914*, Cannes, 1964.

³ *Saint-Raphaël Journal*, 1^{er} décembre 1912, Nécrologie de Sydney Bentall.

⁴ *Saint-Raphaël Revue*, 21 janvier 1900.

⁵ Lettre de R. L. Wallace à Lindsay Benoist en 1977 "Uncle Sydney dabbled in all sorts of things – painting, music, butterfly hunting etc. and was a splendid Victorian character who as far as I know never did anything for a living."

-
- ⁶ Archives de l'École des arts et métiers d'Aix-en-Provence.
- ⁷ Marcel CARLINI, *Saint-Raphaël, Le Temps Retrouvé*, Editions Equinox, 1996.
- ⁸ J. A. ORTOLAN, *Saint-Raphaël, Notes et Souvenirs*, 1894
- ⁹ Archives communales de Saint-Raphaël, Recensements.
- ¹⁰ J. A. ORTOLAN, *Petit Guide de Saint-Raphaël*, 1888. La Villa Bentall et la Villa Mary y sont attribuées à Léon Sergent, architecte, p. 158.
- ¹¹ Archives de l'église Saint John the Evangelist, Saint-Raphaël.
- ¹² Emilie JEANNIN-MICHAUD, *Saint-Raphaël, Naissance d'une Station, Etude Architecturale*, Thèse de Doctorat, Université de Nanterre, 1984.
- ¹³ *Demeures Anciennes et Beaux Jardins*, Archives communales de Cannes, Avril 2005, p. 24.
- ¹⁴ La Société Civile des Terrains de l'Esterel-Valescure
- ¹⁵ Archives communales de Saint-Raphaël, délibération du 28 décembre 1897.
- ¹⁶ *Ibid.*, délibération du 11 mai 1897.
- ¹⁷ D'un montant de 2 116,10 F en 1902, soit 6 650 € de nos jours.
- ¹⁸ *Les Guides de Poche Borough*, No. 284.